







# DÉDICACE





DRUGS

TOME 1 : IDENTITY

Roxane Marielli

Collection Dark Tensai



## Mentions Légales

Achevé en avril 2024

Dépôt légal : mai 2024

ISBN : 979-10-424-4236-1

Impression à la demande par Bookelis  
France

Autoédition : Julie Ehrlacher  
Collection Dark Tensai

Texte : Roxane Marielli  
Couverture : © M.A Vision  
Illustrations : Héloïse Ehrlacher (Kang-Dae)

Correctrice : Tatiana Dessis

Biographie de l'auteure : © Studio Silmaril

## AVERTISSEMENTS

Romance classée en « Dark Romance »

Ce livre contient des scènes pouvant heurter la sensibilité du lecteur et est destiné à un public averti.

Cet ouvrage est une **fiction**.

Toute ressemblance avec des personnes ou des événements serait fortuite. Les références aux lieux sont uniquement utilisées pour servir l'histoire.

Conformément au Code de la propriété intellectuelle, cette œuvre est protégée par les droits d'auteurs.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation sont réservés pour tout pays.





**À toutes nos blessures d'enfance,**



*Attention, Bellezza. Une fois dans ta tête, je saurai tout  
de toi. Une fois dans ta tête, tu m'appartiendras.*

*Ton futur fantasme.*





## PROLOGUE

Mon regard mauvais parcourt les hommes face à moi. Un rictus fou étire mes lèvres. Derrière eux se trouve une information capitale. Une information dont j'ai besoin. Un savoir qui ne peut m'échapper. Il l'a si bien caché... Mais personne ne me double. Je finis par reprendre le dessus. Parce que je suis l'informateur. Celui qui sait tout. Celui qui a toujours un coup d'avance.

Une goutte de transpiration dévale ma tempe. Je ne suis pas du genre à utiliser la violence sans raison. Je préfère une discussion corsée à un échange musclé.

Sauf qu'ils ne me laisseront pas passer. Ils ont reçu l'ordre de défendre cette pièce jusqu'à la mort.

C'est noté. Pas besoin de le dire deux fois. S'il y a bien une chose que je déteste plus que la bagarre inutile, c'est le temps perdu.

Ils sont cinq. J'en ai déjà tué seize, ça ne devrait pas être trop difficile, d'autant que la peur noie leurs yeux. Ils se demandent comment je peux être aussi confiant alors qu'ils sont armés et en surnombre.

Je lèche ma lippe ensanglantée. Finissons-en.

Serein, je m'avance vers eux. Le premier s'approche. Il tente de m'assommer avec la barre de fer dans sa main droite. Je bloque son mouvement, frappe sa glotte.

Propulsé en arrière, il s'écroule, incapable de crier. Le deuxième s'élance. Pas assez entraîné, il me laisse le champ libre. La semelle de ma chaussure percute son plexus solaire. Le troisième n'attend pas. Je saisis son poing, cogne son estomac avec mon genou pour le faire plier et m'aide de sa cuisse pour sauter. Mon pied atterrit dans son visage. Son bras se brise. Le quatrième sort son arme et tire. J'évite de justesse le projectile, puis élance ma botte dans son poignet. Le pistolet est éjecté vers le haut. Vif, je le rattrape avant lui et perfore sa poitrine de plomb. Le sang gicle sur les murs, m'éclabousse. D'une oreille, j'entends le cinquième courir dans mon dos. Du coin de l'œil, je vois son bras se lever. Au dernier moment, je me baisse et tournoie pour cogner l'arrière de ses chevilles avec mon mollet. Déstabilisé, il tombe au sol dans un bruit sourd. Je ne lui laisse pas le temps de se redresser. Mon coude descend au niveau de sa gorge. Le coup est tel que sa respiration se bloque. D'une œillade suppliante, suffoquant, il tend une main vers moi. Grand prince, je lui tire dans la tête pour achever ses souffrances. L'un de ceux déjà à terre tente de se relever, mais, semblable à un serpent projetant ses crocs, je perce ses globes de mes doigts. Les murs tremblent de son hurlement. Clément, je lui offre la dernière balle.

Essoufflé, je balaie le couloir du regard. Il n'en reste qu'un. Assis contre la porte, il pleure, implore, supplie. Amusé, je lâche un rire en m'essuyant le visage. Je

m'approche alors de lui, puis m'accroupis en penchant la tête sur le côté. Je renifle de mépris.

— Laisse-moi passer.

Il continue de geindre en mimant « non » du chef. Il sait qu'il est condamné. Que ce soit moi ou son patron, il a peu de chance de s'en sortir.

— Fuis maintenant ou meurs. À toi de voir.

Lâche, il rampe derrière moi, se relève et entame une course effrénée vers l'unique issue de secours.

Les coins de mes lèvres s'étirent en un sourire satisfait. Il y a plusieurs choses qui font un bon chef de gang. Mais ce qui différencie les bons des meilleurs, c'est l'habileté à choisir ses hommes. De toute évidence, celui qui les emploie est médiocre.



## CHAPITRE 1



### Aurore

Dans la vie, il y a parfois des circonstances qui font que l'on a envie de tout abandonner, de tout plaquer, de s'enfuir. Des situations qui, comme si l'on était prisonnier, nous provoquent un sentiment d'étouffement, nous enserrant la poitrine, nous compriment la trachée. À cet instant, j'aimerais disparaître pour ne jamais revenir. Je voudrais m'échapper à travers le monde. Ne pas porter sur mes épaules le poids immense qu'implique le fait d'être la fille de Francesco Giotelli, l'un des mafieux les plus influents d'Italie.

— Quelle sublime descendance, mon cher Francesco !

Combien de fois ai-je entendu cette phrase suintante de perversité ? Elle est systématiquement accompagnée du vain espoir d'obtenir mes faveurs. Connard.

Alors que je lutte contre l'acide dans mes veines, mon unique figure paternelle répond :

— Il est normal que ma fille soit magnifique, ma femme l'est tout autant.

Du Francesco tout craché. Il ne peut s'empêcher de rappeler à tous qu'il est le mari de Kelisa Giotelli, la plus belle *donna*<sup>1</sup> d'Italie. Si elle était née déesse, elle se

---

<sup>1</sup> Femme en italien



serait matérialisée en Aphrodite, sans aucun doute. Elle possède de longs cheveux bruns cascadeant jusqu'à ses hanches, une silhouette élancée, des jambes galbées et de grands yeux bleus. Elle est admirée des hommes, jalousée des femmes. À l'époque, son tempérament de feu la rendait à la fois énigmatique, inaccessible, d'autant plus désirable pour ceux qui étaient amenés à la croiser. Comment s'est-elle retrouvée avec l'individu à ma gauche ? Par appât du gain.

Malgré leur bêtise, ses parents avaient compris que ses charmes pourraient leur rapporter une petite fortune. Ils se sont donc assurés de sa virginité jusqu'à ses seize ans, puis l'ont proposée à une vente aux enchères. Ils ont vanté sa pureté en plus de sa rarissime élégance. Francesco Giotelli a dépensé un montant de cinq cent mille euros pour acquérir celle qui est son épouse. À l'époque, cette somme représentait un peu moins d'un milliard en lire italienne. Aucun n'a été capable de l'égaliser. N'est pas Francesco Giotelli qui veut.

À ma grande honte, je suis née de cette union forcée. Si ma mère a, je suppose, fini par accepter, je ne peux oublier l'histoire derrière les alliances qui ornent leurs annulaires. Je me suis toujours demandé si elle s'était mise à l'aimer pour sa survie ou si elle y avait somme toute trouvé son compte.

— À n'en point douter, glisse l'individu en face de nous.

Il coule un regard pervers sur mes courbes. Un frisson d'horreur saisit ma colonne vertébrale. À l'intérieur, le dégoût s'acharne. Pourtant, à l'extérieur, même mes mèches brunes restent en place.

Je pourrais répondre. J'ai appris à me battre dès mon plus jeune âge. Je maîtrise les lames comme personne. Malgré tout, je demeure calme. Nous sommes là pour une transaction, je n'ai pas le droit à l'erreur. S'il me prenait la furieuse envie de casser le bras de ce vicieux personnage, nous pourrions finir dans une fusillade ou avoir un contrat d'assassinat sur notre tête en plus de conduire à l'échec les plans de mon père. Si une telle chose se produisait, je n'ose imaginer les conséquences de ma désobéissance. Francesco Giotelli est mon géniteur, mais cela ne l'empêche pas de me punir lorsque je commets une erreur. Combien de fois ai-je été attachée, battue et affamée dans les prisons de mon paternel ? Ses chiens s'assuraient de ne laisser aucune marque permanente sur mon corps. Touchante précaution, si l'on enlève la cruelle torture infligée à mon esprit durant chaque leçon. Si j'en ai tiré une certaine force physique, la souffrance psychologique, elle, n'a pas disparu. Aujourd'hui encore, il m'arrive de m'éveiller en sueur, suffocante, face aux cauchemars de ces nuits de supplices qui me hantent.

Voyant que je m'égare, je reporte mon attention sur le dépravé en face de nous. Rodrigue Cartambi est un élément que mon clan garde à l'œil. Si en apparence il paraît vénérer notre famille, il ne faut pas oublier une règle essentielle à notre survie : ne jamais se laisser berner par la flatterie, surtout si elle est excessive. Mon intuition me chuchote de ne pas lui faire confiance. Dans notre milieu, l'instinct est très souvent ce qui nous évite la ruine comme la mort.

Rodrigue exécute un signe de l'index vers l'un de ses sbires qui s'approche de la table avec deux malles noires. Elles ressemblent trait pour trait à celles que l'on retrouve dans les films de gangsters. Je souris intérieurement sans rien laisser paraître. Son nœud les pose alors devant nous puis les ouvre avec lenteur. Chacun de ses gestes est mesuré, calme, afin de ne pas nous alerter. Il est déjà arrivé que l'un des roquets de Francesco veuille nous tuer en plaçant une bombe dans l'une d'elles. Ses mouvements, trop tremblants et précipités, l'avaient trahi. Même une personne lambda aurait compris ses macabres intentions.

— Comme convenu, reprend Rodrigue, trois millions sept cent cinquante mille euros.

Pourquoi tant d'argent ? Ce petit homme trapu vient de nous acheter une cargaison d'armes assez sophistiquées, ce qui représente un agréable montant.

Mon père appelle à son tour son bras droit qui, avec une cadence modérée similaire, vérifie l'authenticité des billets. Une fois que tout est en ordre, il referme les malles et les transmet à nos gardes du corps. Un sourire apparaît alors sur le visage du parrain.

— C'est un plaisir de faire affaire avec toi, Rodrigue.

— Tu sais que tu peux compter sur moi, Francesco.

Je refoule un ricanement. Quelle hypocrisie ! Il est difficile d'être impassible face à ce genre de scène, mais je prends sur moi pour ne pas laisser transparaître le fond de ma pensée.

Rodrigue se lève en premier. Il salue le parrain en inclinant le front avec respect, avant de nous tourner le dos pour rejoindre ses véhicules. Ce type de réunion est

strict et rapide. Nous devons rester invisibles au monde extérieur. Chaque seconde en trop peut nous porter préjudice, d'où nos rencontres furtives. Comme des vampires cachant leur existence, notre méfiance se doit d'être exemplaire.

Par prudence, nous attendons d'être certains que le camp adverse est parti avant de l'imiter. Dans ces situations, la possibilité d'une attaque-surprise n'est pas négligeable.

L'usage étant d'accompagner le chef jusqu'à sa voiture, je suis Francesco et le regarde s'installer sur son siège en cuir.

— Quand tu arrives, change-toi et viens dans mon bureau, m'ordonne-t-il juste avant de claquer la portière.

J'acquiesce en silence puis patiente quelques secondes, le temps qu'il s'éloigne, avant de pousser un soupir frustré.

— Ton père dirige des hommes, ne sois pas trop sévère avec lui.

En entendant cette remarque, je me retourne vers Stéphane pour le fusiller du regard. Avec ses iris caramel et ses cheveux blonds mi-longs, il a l'habitude de charmer. C'est un précieux atout quand il s'agit de séduire un ennemi, mais ça ne fonctionne pas sur moi. Pour ma part, je le considère comme un ami proche. Nous avons grandi et traversé beaucoup d'épreuves ensemble. Même si la plupart de ses misères sont dues à mon sens aigu de la rébellion, il ne m'en a jamais tenu rigueur. Il est resté à mes côtés dans les moments sombres, me soutenant lorsque j'ai eu besoin d'une épaule pour pleurer et d'un pansement pour mes

blessures. Néanmoins, en dépit de sa loyauté passée à mon égard, je garde à l'esprit sa possible trahison pour gagner l'amour de mon géniteur. Dans ce milieu, il vaut mieux être parano que naïf. Il est devenu son bras droit en prouvant sa valeur à travers différentes missions, son taux d'échec étant proche du zéro. Stéphane ne se laissera pas descendre. Pas pour moi. Il affirmera le contraire ; or, je suis née dans cette dimension sanglante. J'en connais les rouages. Il n'hésitera pas à me sacrifier si cela peut lui apporter le Saint-Graal.

Quand il a su que Kelisa était enceinte, Francesco a prié pour avoir un fils. Un fils comme Stéphane. À la place, il m'a eue moi. Pas besoin de longs discours pour expliquer sa haine envers sa fille qui, pour lui, symbolise ce qu'il exècre par-dessus tout : la faiblesse. Je me suis toujours demandé si les différents mauvais traitements dont j'ai été victime n'étaient pas destinés à me punir pour ne pas avoir eu un truc entre les jambes. Plus je résistais, plus je lui montrais que j'étais forte, plus il était sévère. Je crois qu'il essayait de me prouver que mon entêtement était vain et que, tôt ou tard, ma friabilité ressortirait. Dans ce monde patriarcal, mieux vaut pour les femmes simuler la faiblesse et l'idiotie pour ne pas subir un millier de châtiments. Avoir un avis lorsque l'on n'a pas de testicules est assez mal vu.

— Si tu ne veux pas te retrouver plaqué au sol, mon talon aiguille dans les fesses, tu ferais bien de ranger ta langue.

Il s'esclaffe devant ma remarque cinglante.

— On dit qu'avec l'âge on s'adoucit, mais j'ai l'impression que toi, tu resteras une bête féroce.

— Les chiens ne font pas des chats.

Sur ces tendres paroles, je retire ma veste noire, la balance sur le siège arrière et monte côté passager.

— Prends le volant, je suis épuisée.

Il est rare que j'autorise quelqu'un d'autre à conduire ma voiture. Stéphane est le seul à avoir ce privilège. À vrai dire, j'y tiens plus que de raison. Elle représente mon unique sentiment de liberté. Je ne perds pas espoir de pouvoir m'enfuir avec un jour. J'aimerais avoir une jauge d'essence infinie. Cela dit, si je tentais de partir, Francesco me rattraperait sans mal. Son armée est partout. Rien ne se passe sans qu'il soit le premier au courant. Cela vaut pour les bas-fonds du territoire, comme pour les milieux les plus chics. C'est ce qui complète sa puissance : un réseau d'yeux et d'oreilles qui ne loupent aucun détail.



## CHAPITRE 2



### Aurore

Sur le trajet nous ramenant à la villa, mes pensées se heurtent les unes aux autres. Involontairement, mon corps se crispe, se demandant quel danger m'attend. J'ai conscience que mon père a une idée derrière la tête et ça m'inquiète au plus haut point. Il ne fait jamais rien sans logique, sans avoir réfléchi à tout ce que son acte impliquera ainsi qu'à toutes les retombées possibles. Un frisson glacé parcourt ma colonne vertébrale. Francesco Giotelli n'est pas réputé et respecté dans le milieu de la mafia pour rien. Sa cruauté, son sang-froid, son intelligence n'ont pas d'égal ici.

— Ne te fais pas de bile. Il n'a pas l'intention de te nuire.

— Sauf si cela sert ses intérêts sur le long terme.

Il m'octroie un regard contrit sans pour autant me contredire. Il sait que j'ai raison. J'aurais pu le questionner pour en apprendre plus sur les aspirations de mon géniteur, cependant, même si Stéphane est au courant de quoi que ce soit, il ne prendra pas le risque de m'en parler. Il ne me dira rien. Il essaiera juste de me reconforter à sa façon. Je suis une personne lucide, je préfère garder mes questions pour moi. Stéphane est mon ami, mais il est avant tout le soldat que Francesco a recueilli alors qu'il n'était qu'un enfant des rues, mangeant les ordures abandonnées, s'habillant avec le

peu de vêtements chauds qu'il trouvait dans la décharge où il se réfugiait. Je m'assure d'avoir toujours cette pensée en tête. Même lorsque mes forces sont au plus faibles, je ne cesse de me remémorer la règle numéro une du code que l'on m'a si durement enseigné : ne fais confiance à personne, pas même à ton bras droit. Dans notre enfer, le moindre tremblement aperçu peut signer ton arrêt de mort. Nos ennemis se cachent trop souvent sous les habits de nos plus proches alliés. Le pouvoir et l'argent rendent fous, si bien que la plupart des humains enterrent leurs liens de sang pour satisfaire leur soif dévorante.

— Tu oublies ta mère, continue-t-il dans l'espoir de me détendre.

Cette fois-ci, c'est à mon tour de rire à gorge déployée.

— Kelisa n'est plus ce qu'elle était depuis cette nuit-là.

Je n'ai pas besoin de détailler le moment évoqué, que ce soit avec lui ou toute autre personne du clan. Tout le monde sait ce qu'il s'est passé. Je n'avais que cinq ans à l'époque. Mon père, jeune impulsif, a décidé de régler son compte au frère d'un chef qui marchait un peu trop sur son territoire en plus de trop souvent tourner autour de ma mère et moi. Cette dernière a été une victime collatérale lors d'une fusillade de représailles censée tuer Francesco. Par malheur, elle a reçu plusieurs balles dans le bas du ventre, la privant à jamais du bonheur d'avoir un autre enfant. Depuis ce jour, quelque chose en elle a changé, comme si son envie de se battre pour s'imposer avait disparu. Je ne peux pas lui en tenir



rigueur malgré ma souffrance. J'aurais aimé qu'elle me vienne en aide parfois. Elle, la seule qui aurait peut-être pu empêcher Francesco de me faire autant de mal.

Perdue dans mes souvenirs, j'aperçois soudain les hautes tours du manoir. Je soupire d'appréhension. Mes paumes sont moites, mon corps tendu à l'extrême. Le portail noir en fer forgé se referme derrière notre passage et je me surprends à prier pour disparaître.

Stéphane se gare devant la bâtisse dans un léger crissement de pneus. Je sors du véhicule sans un regard pour mon ami avant de me précipiter pour gravir les escaliers de marbre jusqu'à ma chambre. Je ne dois pas craquer au risque de m'attirer encore plus d'ennuis.

Je claque la porte et tente de reprendre mon souffle. J'ai conscience qu'il guette le moindre de mes tressaillements, impatient de me sauter dessus. Il m'incite à la faute. Je refuse de me plier à sa volonté. Est-ce l'adolescente rebelle ou la femme fière que je suis devenue qui me pousse à me dépasser pour lui montrer que je vaudrais mieux que ce qu'il pense ? Peut-être les deux. Je ne vais tout de même pas leur simplifier la tâche.

Je m'avance vers la petite pièce jointe à ma chambre qui me sert de dressing, puis me déshabille en vitesse. Il sait que je suis rentrée. Il doit être en train de regarder sa montre de luxe en espérant pouvoir me reprocher ma lenteur à exécuter ses ordres. J'échange ma robe noire sexy et mes talons contre un pantalon et un débardeur confortable. Puis, j'enfile mes baskets avant de me diriger, la boule au ventre, vers le bureau de mon géniteur au rez-de-chaussée. Malgré ma peur, c'est la

tête haute que je franchis le pas de sa porte. Aussitôt, une odeur de tabac mêlée à celle du cuir m'agresse les narines.

— Tu as mis du temps, me sermonne-t-il.

Je me retiens de répondre. Pas besoin de satisfaire son désir malsain de me faire comprendre qu'il est le chef. En silence, sage, je l'observe en attendant qu'il m'expose la raison de ma présence dans cette pièce morbide à la décoration vieillotte. Il relève alors la tête de ses papiers pour planter ses pupilles sombres dans les miennes. Il se relâche dans son fauteuil de roi, le poing sous le menton. Plus les secondes s'écoulent, plus mon cœur s'agite et mon angoisse augmente. Je vois dans ses yeux qu'il adore ça. Lorsqu'il se redresse enfin après de longues minutes, jugeant m'avoir assez malmenée, il joint ses mains sur le secrétaire en bois massif et prononce les mots que j'ai souhaité ne jamais entendre.

— Il est temps que tu te maries.

Mon rythme cardiaque rate un battement avant d'accélérer. Je m'oblige à un effort surhumain pour ne rien laisser paraître. Mon paternel n'est pas né de la dernière pluie, même si je demeure stoïque, il se réjouit de la tornade d'horreur qu'il a provoquée en mon for intérieur.

— Une raison particulière ? demandé-je d'une voix la plus neutre possible.

Un sourire malsain, calculateur, apparaît sur son visage.

— Tu vas fêter tes vingt-trois ans, l'âge idéal pour te lier avec un homme.

Avant toute chose, rester impassible, calme. Ne pas paniquer. Ne pas entrer dans son jeu. Ne surtout pas détourner le regard.

— J'ai trouvé un gentleman qui fera, j'en suis sûr, un très bon parti pour toi, déclare-t-il en se remettant à signer ses papiers.

L'envie d'éclater d'un rire nerveux saisit mes tripes, cela dit, je me contiens. Je savais qu'un jour ou l'autre, ce chien m'utiliserait comme monnaie d'échange. Après tout, les femmes de notre monde ne sont rien d'autre que des réceptacles à foutre pour les mâles. Les mafieux ne sont pas doux, ce ne sont ni des princes charmants ni des compagnons attentionnés. Autrement dit, se marier revient souvent à se suicider.

À présent, deux choix s'imposent à moi. Le premier : accepter sa proposition et passer ma vie à enfanter tout en apportant la notoriété à mon mari. Le deuxième : refuser et me battre jusqu'à ce que les chiens de mon père me brisent. Lutter jusqu'à ce que je ne sois plus en mesure de réfléchir. Dans les deux cas, l'avenir ne sera pas tendre avec moi. À vrai dire, j'ai eu la sagesse d'esprit de ne pas l'espérer.

— Qui est ce parti ?

— Aurelio Badavelli.

Mon cœur se contracte douloureusement face à l'horreur que m'évoque ce nom. Aurelio Badavelli est le fils de Fernando Badavelli, l'une des familles mafieuses concurrentes à la nôtre. Loin d'être des anges, ils sont connus pour les nombreuses scènes de crimes barbares qu'ils laissent derrière eux. Pour visualiser, il suffit de citer l'atroce mort du clan Occetti qui a eu

l'audace de rejeter un contrat avec Fernando. Il paraît que le travail des nettoyeurs s'est apparenté à une chasse au trésor dans les Enfers. Ils aiment le sang et se vantent sans complexe de leur cruauté sans limites. De plus, Aurelio est connu pour ses nombreuses conquêtes. Je n'ose même pas penser à son fétichisme : ramener les têtes de ses victimes. C'est à se demander comment il les attire dans son lit. Si les mafieux ne sont pas des princes charmants, Aurelio n'est, quant à lui, pas un être humain.

Je me violente pour contenir les tremblements qui me secouent en songeant, ne serait-ce qu'un instant, à épouser cet individu.

— Pourquoi lui ? Je croyais que vous les détestiez.

Agacé par mon insistance, Francesco répond succinctement d'une voix dure :

— Il t'offrira protection, pouvoir, argent. C'est tout ce que tu as besoin de savoir.

Un élan de colère impossible à refouler explose en moi tandis que je le fusille du regard. Satisfait de ces premiers signes d'irritation, il décide de s'amuser un peu. Comment lui en vouloir ? Ce n'est pas souvent qu'il a l'opportunité de me voir faiblir.

— Navré que cette nouvelle ne te ravisse pas, mais tu obéiras.

— Non, soufflé-je aussitôt.

L'homme en face de moi finit par déposer son stylo avant de se redresser d'un geste menaçant.

— Je crois que je n'ai pas bien entendu, susurre-t-il d'un ton sinistre.

J'entrouvre les lèvres, mais je suis coupée par un frappement contre la porte. Mon père fait signe à son sbire de l'ouvrir sans me quitter de ses yeux haineux.

— Excusez mon retard, intervient Stéphane.

Il se place assez loin de moi sur la gauche. Pas besoin d'être devin pour remarquer l'ambiance pesante instaurée par le combat entre le parrain et moi. Quoi qu'il arrive maintenant, je suis condamnée. J'ai engagé une lutte perdue d'avance. Malgré ça, je refuse de me conformer. Pas sans me battre contre ce mariage forcé avec le monstre qui m'a été attribué.

— Répète ce que tu viens de dire, continue Francesco en ignorant son bras droit.

Je tente avec ténacité de maintenir les apparences jusqu'au bout en contrôlant ma respiration.

— Je n'épouserai pas Aurelio Badavelli.

Contre toute attente, au lieu de virer avec violence les affaires sur son secrétaire, il s'esclaffe. La soif de pouvoir traverse ses yeux. La folie illumine ses pupilles. Je lui offre la possibilité de me martyriser sur un plateau. Rappeler la soumission due, c'est ce qu'il préfère.

— Parce que tu penses avoir le choix, Aurore ? Tu penses avoir un jour eu le choix ?

— Parce que tu pensais que j'allais t'obéir et me laisser marier à un fou sans broncher ? répliqué-je sans réfléchir.

Cette fois-ci, c'est la phrase de trop. Son faciès vire au rouge. Sa rage explose. Il bondit et contourne son bureau en quelques enjambées pour me saisir à la gorge.

— Répète !

Ses doigts enserrèrent si fort ma trachée que je manque vite d'oxygène. J'ouvre la bouche pour essayer d'inspirer, sans grand succès.

— Tu oses me défier ? Vraiment, ma fille ?

Il approche ensuite son visage du mien, son haleine alcoolisée me frappe de plein fouet. Les secondes qui s'écoulent sont de plus en plus insupportables alors que mon cerveau étouffe. La douleur vrille mon corps, pour autant, me défendre aggraverait la situation. Je prie soudain pour que Stéphane réagisse. Bien que je sois son enfant, Francesco n'aurait aucun scrupule à me tuer si je devenais trop gênante. Néanmoins, je ne peux me résoudre à être ce robot sans âme qu'il me demande d'être.

— Faites attention à ne pas laisser de traces pour les présentations, Monsieur, intervient Stéphane.

Mon père serre un peu plus avant de me jeter avec force contre la porte. Mon dos heurte la poignée. Un gémissement de douleur m'échappe. Mon premier réflexe est de porter mes mains à mon cou en inspirant de grandes goulées d'air bruyantes. L'oxygène qui s'infiltre dans mes poumons me provoque une quinte de toux brûlante. Chaque partie de mon appareil respiratoire me lance. Bien que cette souffrance ne me soit pas inconnue, elle alimente mon angoisse.

Je le remercie de son intervention d'un coup d'œil, puis reporte mon attention sur le froid manipulateur qui me sert de figure paternelle. Sa fureur est palpable, mais il prend soin de réajuster sa cravate et ses manchettes avant de hurler le nom de son sbire préféré.

— Garrett !

Comme c'est étonnant... Aussitôt, celui-ci entre et me jette une œillade intéressée. Garrett a toujours été l'homme missionné pour me torturer. Exercer sa folie sur la fille du chef est, pour lui, un privilège non négligeable.

— Tu sais ce que tu as à faire, déclare-t-il en me désignant du menton.

— Monsieur, les présentations du mariage approchent, tente Stéphane.

Francesco se tourne vers lui avec un regard mauvais.

— Remets-tu en doute mes ordres, Stéphane ? glisse-t-il d'un ton mielleux.

Il baisse la tête en signe de soumission.

— Non, Monsieur, pardonnez mon égarement.

Face à l'échec de mon ami pour me sortir de là, je suis soulevée du sol par le gorille qu'est Garrett. Sa poigne est violente, irrespectueuse. C'est un avant-goût de l'enfer qui m'attend. Une menace qui sera exécutée, sans aucun doute. Un cuisant rappel de nos autres séances de jeu.

En quelques minutes, je suis déshabillée puis me retrouve suspendue à un crochet par des chaînes métalliques dans les cachots du manoir. Mon dos est trempé de sueur. Le sang bat dans mes tempes. Mes muscles tirent déjà. Mon tortionnaire se retire. Je ne mûris aucun espoir, je sais qu'il va revenir.



## CHAPITRE 3



### Aurore

Il fait noir, l'atmosphère est humide, glaciale. Des effluves nauséabonds, provenant des cadavres en décomposition plus loin dans les tunnels, imprègnent chaque courant d'air. Après toutes les fois où je suis venue ici, je devrais être habituée à l'ambiance. Pourtant, je ne m'adapte toujours pas à cet endroit sordide. Je sais ce qui m'attend, malgré tout, en dépit de la peur qui me tord les entrailles, je ne plierai pas aux volontés de mon père. Je refuse d'épouser un Badavelli, encore moins Aurelio. Je suis prête à éprouver le fouet, les attouchements, les violences psychologiques, les douleurs diverses et variées, si en échange je peux empêcher mon mariage forcé avec ce monstre. L'une des façons les plus efficaces de supporter la souffrance, c'est d'avoir un but, de se répéter sans cesse pourquoi on se bat. Alors, c'est ce que je fais. J'imagine ce qui se passera quand tout sera fini. Je ne compte pas rester ici. Après ça, je fuirai cette vie vide de sens. Il me retrouvera peut-être, sûrement. Au moins, j'aurais tout essayé. Cela vaut mieux que le suicide.

En suis-je seulement capable ?

Tout à coup, la porte s'ouvre dans un nouveau raz de marée d'odeurs putrides sur celui qui vient pour me faire mal. Je me crispe d'effroi. Mon esprit commence déjà à



se troubler. C'est mon unique moyen de défense à cet instant.

Mon bourreau prend une chaise pour s'asseoir en face de moi tandis que deux de ses hommes s'installent à gauche et à droite de mon pauvre corps nu.

— Te torturer me manquait, Aurore. J'ai cru que tu étais devenue sage, se moque-t-il dans un rire mauvais.

Il se cale de manière négligée sur son fauteuil en plastique avant de me lancer une œillade malsaine.

— Je sens qu'on va s'amuser... Ton père m'a dit que j'avais carte blanche. Il faut juste que les éventuelles traces de sévices aient disparu avant ton rendez-vous galant.

Il espère que je réagisse. Il espère observer la peur et le désespoir se dessiner sur mes traits. Égale à moi-même, je demeure silencieuse en le défiant du regard. Je tente de me convaincre que je suis accoutumée à ce que je vais endurer, même si l'on ne s'habitue jamais à ce genre de supplice.

— Ton manque d'enthousiasme est contrariant, tu n'es pas contente d'être de nouveau la cible de mes mains expertes ?

Incapable de retenir mon envie de le braver, je ris à gorge déployée avant de planter mes yeux dans les siens.

— Tes mains expertes, comme tu les appelles, ne m'ont pas encore détruite.

La fureur qui traverse ses iris me provoque un frisson d'effroi le long de la colonne vertébrale tandis que je soutiens son regard. Il se lève de son pseudo-trône puis s'approche de moi, menaçant. Il attrape ma mâchoire avec violence, me serre jusqu'à la douleur. Par fierté, je

ne laisse rien paraître. Mon entêtement et mon désir de mener ma vie telle que je l'entends signeront ma perte. Cela dit, j'ai déjà trop souffert, je refuse que tout le malheur subi soit vain. Je ne peux pas céder après tant d'années à supporter.

— Tu aimes jouer les caïds Aurore, mais tu sais aussi bien que moi que tu n'as pas les épaules pour ça.

— J'ai pourtant survécu à tout ce que tu m'as fait, répliqué-je.

Il émet un rire grave qui m'agresse les tympanes. Son haleine attaque mes narines.

— C'est vrai... Cependant, je n'ai jamais pu être au maximum de mes capacités avec toi, sinon tu ne serais pas là à tenter de m'affronter.

— Tu dois être extrêmement frustré, le nargué-je.

N'importe qui se tairait devant ce colosse aux muscles d'acier. Pas moi. J'ai besoin d'extérioriser tout le venin que je retiens contre ces chiens qui nous prennent pour des jouets.

Garett affiche un rictus amusé devant ma rébellion. Il passe à l'action en me décochant un coup dans l'estomac. Par réflexe, mon corps réagit, se contracte, expulse l'air dans un haut-le-cœur. La brûlure que je ressens m'arrache une grimace. Il n'a pas frappé assez fort pour me laisser une marque, mais assez pour me secouer les organes de l'intérieur. Garrett est un professionnel des interrogatoires et des châtiments. D'aussi loin que je me souviens, c'est toujours lui qu'on désignait pour ce type de corvée. Certains l'ont même surnommé « le purificateur ».

— Et dire que ta mère n’a pas été foutue d’offrir un fils à Francesco. À sa place, j’en aurais pris une deuxième, voire trois ou quatre ! En plus d’avoir plusieurs chattes à fourrer, j’aurais eu des successeurs dignes de ce nom.

Ma bouche est pâteuse, mes muscles sont lancinants à force de rester dans cette position insupportable. Un élanement douloureux pulse dans mon crâne. La lionne en moi refuse d’abandonner. La folie s’infiltré dans mes veines pour m’aider à tolérer. La rage la rejoint pour amplifier ses effets.

— Pour ça, il faudrait déjà que les femmes veuillent de toi, que tu sois quelqu’un. Or, tu n’es rien. Tu fais fuir le peu de putes que tu attires.

Je devine au rythme de sa respiration que les prochaines maltraitances vont être corsées. Je ferme les yeux et me prépare à accueillir la douleur. Un premier coup fuse, puis un deuxième. À chaque attaque, mes entrailles se soulèvent, les larmes m’envahissent, de la bave coule de mes lèvres. Loin d’en avoir eu pour son compte, il demande ensuite à ses hommes de me faire descendre. Avec violence, je m’écrase sur la pierre froide et humide. Mon épiderme s’écorche. Ma sueur se mélange à la saleté. Garrett plaque sa chaussure sur mon visage. Face au sol, ma respiration est difficile et ma peau à vif me brûle.

— Tu vas souffrir Aurore... Je vais t’apprendre à faire taire cette jolie bouche à queues.



L'esprit humain est d'une force incroyable lorsque sa survie est menacée. On se voit alors capable de choses qu'on n'aurait jamais pensé possibles. On endure des souffrances insupportables qui, jusque-là, pouvaient nous sembler insurmontables. Nos actes deviennent des mécanismes de défense déconnectés de notre conscience, juste guidés par notre instinct. On repousse nos limites jusqu'à ce que la mort nous délivre.

Je ne saurais dire combien de minutes il me bat avant de me suspendre de nouveau. Une éternité ? Plus elles passent, plus je me retranche loin, jusqu'à ce que je ne sois plus lucide du monde autour de moi.

Par chance, le Divin m'offre un peu de répit. En pleine séance, mon bourreau est appelé pour partir sur une autre mission. Il me promet de revenir terminer le travail. Promesse qu'il tiendra sans nul doute.

Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai fini ainsi. Avec l'habitude, il devient de plus en plus facile de me fermer mentalement bien que le traumatisme des sévices soit toujours aussi présent. Cette fois-ci sera un cauchemar supplémentaire à ajouter à ma longue liste.

Mon corps est poisseux, recouvert d'un mélange de sueur, d'humidité, de vomis, de poussières et de saletés provenant du cachot. J'ai tellement mal. Je suis si fatiguée que je pends dans une torpeur comateuse. D'extérieur, je ressemble à un cochon mort prêt à être démembré.



Plusieurs heures défilent. Enfin, je crois. J'ai perdu la notion du temps, je ne sais pas si j'ai réussi à dormir ou bien si j'ai frôlé l'évanouissement. Fait-il jour ou nuit ? J'ai l'impression d'être prisonnière des limbes de l'Enfer et mon état risque d'empirer face à la menace qui pèse sur moi. Alors que je suis égarée entre les brumes de la conscience, un cliquetis dans la serrure déclenche en moi toutes les alarmes possibles.

Je suis plongée dans le noir, mes yeux sont trop faibles pour discerner quoi que ce soit. Malgré ça, mes autres sens luttent pour saisir le moindre bruit, le moindre mouvement. La personne qui entre dans la pièce est seule et semble vouloir garder sa discrétion. Est-ce Stéphane qui me porte secours ? Je me surprends à espérer, même s'il y a moins d'un pour cent de chance pour que ce soit lui. Il risquerait bien trop.

Je me sens soudain descendre lentement vers la terre. Le soulagement que j'éprouve lorsque mes pieds touchent la pierre froide est inimaginable. Rester suspendue par les poignets si longtemps est quelque chose de traumatique pour les articulations, s'en remettre n'est pas facile.

Tout à coup, je suis enivrée par une odeur masculine inconnue. Loin du parfum habituel de Stéphane, les senteurs d'épices s'enroulent autour de moi. Des bras chauds me soulèvent du sol miteux. Je ne sais pas qui

est cet homme, mais ma reconnaissance envers lui est, à cet instant, infinie.

Pourtant, j'aurais dû me douter que cela n'était pas de bon augure pour moi. J'aurais dû savoir que personne ne serait assez fou pour m'aider. J'aurais dû hurler. Oui, j'aurais dû. Partir loin et ne jamais revenir, recommencer sans me retourner.

Cependant, le destin en a décidé autrement. Cette nuit a changé ma vie.



## CHAPITRE 4



### Aurore

J'oscille entre le présent et le néant. Par moment, j'entends des voix, je perds le fil. Quelques fois, tout devient noir. Je sens un tissu à l'odeur chimique recouvrir mon visage. Par réflexe, j'essaie de m'en dégager, sans succès. Je tente en vain de relever la tête. Cependant, mon corps ne m'obéit plus. Je m'efforce de clarifier mes pensées, mais mon esprit est embrouillé. Tout ce que je parviens à discerner ce sont les muscles chauds de l'homme venu m'aider à sortir des cachots morbides dans lesquels j'étais prisonnière. Je ne sais pas qui il est ni si ses intentions sont chastes. Je me bats chaque seconde pour capter le maximum d'informations possible.

J'utilise chacun de mes sens pour percevoir mon environnement. Je me rends vite compte que mes capacités sont diminuées. Pas besoin d'être un génie pour conclure que j'ai été droguée. Entre ça et les mauvais traitements, je suis une proie facile.

Qui est la personne qui me porte jusqu'à l'extérieur ? Qui est le fou qui a osé s'opposer à mon père ? Pourquoi les gardes ne nous arrêtent-ils pas ?

Je perçois un cliquetis, un bruit de portière qui s'ouvre. L'individu m'installe sur le siège en cuir de la voiture, à la place passagère, puis me recouvre d'un linge doux jusqu'aux épaules. Je frissonne lorsque ma

peau entre en contact avec le tissu froid. J'aurais pu rougir de ma nudité, mais, face à la situation, que l'on me voit nue est le dernier de mes soucis.

Brusquement alarmé par un début d'effervescence, le conducteur se redresse à vive allure, claque ma portière, se glisse derrière le volant et démarre en trombe. Mon estomac se contracte sous la furieuse accélération. Si j'aime la vitesse, là, j'ai plutôt envie de rendre tout ce que je n'ai pas dans le ventre.

Sur le trajet, je manque de m'endormir plusieurs fois bien que je m'efforce de garder un minimum de conscience. Je dois comprendre ce qui se passe. De temps à autre, je ressens le regard de mon soi-disant sauveur se poser sur moi. Il arrive que ses mains replacent ma nuque lorsqu'il m'aperçoit en difficulté. Aurait-il eu des gestes si attentionnés si son envie était de me blesser ? À moins qu'il ne soit que le transporteur. Toutes sortes de scénarios plus sordides les uns que les autres me traversent alors l'esprit. Je lutte pour rester calme. Je dois sauvegarder un minimum de réflexion, mon état comateux étant déjà un grand handicap.

Si je décèle quelques légers sons à proximité, la notion du temps est difficile. Je ne peux que supposer que nous roulons depuis longtemps lorsqu'il s'arrête pour refaire le plein d'essence. J'entends quelques bruits autour, puis la portière grince de nouveau.

— Je suis sur la route, assure son timbre grave et rocailleux.

Au départ, je ne saisis pas à qui il parle. Nous sommes deux. Est-il au téléphone ?



Mon rythme cardiaque s'accélère. En dépit de mes efforts pour analyser la voix, je ne reconnais pas l'homme qui conduit le véhicule. Il ne semble pas avoir remarqué mon réveil.

— Le temps qu'ils s'aperçoivent de sa disparition, vous serez en route pour le sud, continue-t-il. Je me suis chargé de les occuper.

À cet instant, pas besoin de cogiter pour déduire que j'ai été enlevée. Alors qu'il redémarre, deux choix s'imposent à moi : simuler le coma, ou utiliser le peu d'énergie que j'ai pour ouvrir la portière et crier à l'aide. Cela sachant qu'avec les calmants à profusion dans mon système sanguin, je risque de ne pas hurler plus fort qu'un chaton à peine né. Dans les deux cas, m'en sortir ne sera pas simple.

Consciente de mon faible taux de réussite en cas de rébellion, je décide de mimer le sommeil. Je n'ai ni la force ni le pouvoir de me battre contre mon kidnappeur et avertir des passants innocents finirait sans nul doute en bain de sang. Sans parler de la nausée, mes mouvements ne seraient qu'un ballet décousu. Le personnage à ma gauche n'en est pas à son coup d'essai pour être parvenu à détourner l'attention de mon paternel.

Ou peut-être a-t-il volontairement fermé les yeux pour se débarrasser de moi ?

Dans tous les cas, je ne dois pas prendre à la légère mon adversaire ni dépriser son niveau de dangerosité. Si nombreux soient nos ennemis, peu décident de passer à l'acte face à Francesco Giotelli. Celui-ci doit être un maître dans son domaine. Et je suis maîtresse dans le

mien. Un individu entraîné sait quand il est utile de résister ou quand cela risque de le tuer.

— Je suis triste de constater que vous m’avez sous-estimé.

Son ton mielleux et menaçant m’arrache un désagréable frisson. Je tente de discerner le sexe de la personne à l’autre bout du combiné, mais mon transporteur raccroche avant que j’aie pu identifier le commanditaire de mon enlèvement. Cela aurait été trop facile.

Je m’attends à ce qu’il redémarre aussitôt la voiture, pressé d’arriver à destination. Contre toute attente, je sens soudain son regard se braquer sur moi. La panique s’infiltré dans mes veines. Je mime le coma complet.

— Quel dommage qu’une si belle femme soit destinée à un destin si tragique, chuchote-t-il.

À nouveau, mon rythme cardiaque s’accélère, mes tempes me lancent, cependant, je ne montre aucun signe de mon état d’éveil. Il est trop dangereux de se révéler en étant si diminuée. Un soupir s’échappe de ses lèvres, puis il reprend la route.

J’ai déjà subi des tentatives d’enlèvement lorsque j’étais enfant, cela dit, la surveillance rapprochée des sbires de mon géniteur a toujours été assurée et les complots très vite déjoués. Certains sont même passés inaperçus. C’est la première fois que je me retrouve dans une situation aussi avancée. À moins que ça ne soit un nouveau jeu de mon paternel ? Quand on y pense, comment a-t-il pénétré l’impénétrable ?

Je me demande ce qui se cache derrière le destin si tragique auquel il fait allusion. Ce qui m’attend peut-il

être pire qu'un mariage avec Aurelio Badavelli ? Pire que d'être battue, violée et enceinte d'un homme qui ramène les têtes de ses victimes pour les contempler durant ses repas ? La seule chose que je visualise susceptible d'être aussi horrible, c'est d'intégrer un réseau en tant qu'esclave sexuelle. Généralement, elles ne vivent pas longtemps. Si elles ne meurent pas sous les coups, les abus, ou les drogues, elles finissent, dans la plupart des cas, l'âme en miettes, pareilles à des fantômes sans but. Pour les plus cotées, elles peuvent espérer subsister davantage en tombant sur un maître un peu plus doux que la normale. Cependant, elles terminent comme toutes les autres : détruites. Sans compter que les possibles portes de sortie sont souvent de l'ordre du néant.

Ai-je rejoint l'un de ces trafics d'êtres humains, ou mon existence va-t-elle être échangée contre une rançon démesurée ? Certains diront que j'ai obtenu ce que je mérite pour m'être insurgée contre mon père. La vie est ainsi faite, que ce soit de par mon statut de princesse de la mafia ou de par mon statut de femme, je suis vouée à déchaîner les plus vils avis. La sentence aura beau être inhumaine, dans la plupart des consciences, je ne serai pas traitée comme une victime, mais comme un monstre puni pour ses méfaits. Pourtant, si l'on y réfléchit bien, dans un cas je n'ai fait que survivre, dans l'autre, je m'expose à l'esprit fermé du monde patriarcal dans lequel j'ai été forcée d'évoluer. Peut-on réellement me conférer le titre de monstre pour cela ? Mes actes n'ont certes pas tous été des plus purs, toutefois, comment auraient-ils réagi à ma place ? Qui n'aurait pas lutté pour

sa survie ? Agoniser n'aurait rien changé, alors pourquoi aurais-je dû me sacrifier inutilement ?

Perdue dans mes réflexions embrumées, je ne remarque pas tout de suite que l'on s'est arrêté. C'est le claquement de la portière du conducteur qui me ramène à la réalité. Il est vite suivi du cliquetis de la mienne et de bavardages désagréables.

— Je suis impressionné, Giuseppe. C'est un vrai exploit que d'avoir réussi à capturer la fille du célèbre Francesco.

Je devine à sa voix et à son accent que celui qui parle n'est ni jeune ni Italien. Mon cœur se resserre d'angoisse.

— J'avoue que ça n'a pas été de tout repos. Les Giotelli ne sont pas des amateurs, mais j'aime la traque. Tracer cette jolie donzelle m'a apporté quelques avantages.

Si j'avais eu la force de bouger, je pense que je l'aurais castré sans attendre. Depuis combien de temps planifie-t-il tout ça ?

— Elle n'a pas l'air en forme, avance celui au grain rocailleux.

— Elle a reçu une dose de calmants de ma concoction pour que je sois sûr qu'elle ne s'échappe pas durant le trajet jusqu'ici.

De sa concoction ? Je me demande ce que ce connard a mélangé. Voilà un moment que je résiste au réflexe d'humidifier ma bouche pâteuse.

— Elle devrait se tenir tranquille jusqu'à ce que vous embarquiez.